

La crevasse

Dany Leclair

Numéro 149, avril 2016

Cataclysmes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81202ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leclair, D. (2016). La crevasse. *Moebius*, (149), 21–26.

DANY LECLAIR

La crevasse

*À tous ceux qui, il y a vingt ans,
se sont perdus dans le Déluge.*

Pour fêter mes trente ans, je me retrouvais à la rue. Elle ne m'avait pas chassé, je n'avais pas voulu lui laisser ce plaisir. J'étais parti, j'avais tout abandonné. Les châteaux en Espagne construits pendant ma jeunesse venaient de s'effondrer. À la rue, comme une vieille godasse recrachée par la mer. Je n'ai emporté avec moi que mes livres, quelques disques et deux sacs poubelles de linge. J'ai tout entassé dans ma vieille Hyundai Accent et j'ai refermé la porte de notre appartement pour la dernière fois. Parce que je ne voulais pas de la pitié de mes amis, j'ai échoué dans une maison de chambres de la rue Ontario. Dans ma chambre, il n'y avait rien d'autre pour m'accueillir qu'un mauvais matelas et l'écrasante chaleur humide de juillet. J'avais le goût de rester caché dans mes draps. Je me sentais misérable. J'ai lutté quelques jours pour garder la tête hors de l'eau, le temps de remettre sans enthousiasme les dernières corrections de mon mémoire de maîtrise, puis j'ai sombré. J'ai pleuré, j'ai dormi. J'ai oublié d'aller travailler au magasin où je faisais semblant de savoir réparer les tuyaux qui coulent. Je n'ai prévenu personne, personne n'a semblé se préoccuper de ma disparition. Au bout d'une semaine, je me suis dit qu'il faudrait au moins avertir mes parents. Plutôt que de téléphoner d'une cabine téléphonique pour leur annoncer banalement *mon nouveau*, j'ai décidé de me rendre là-bas. J'avais le goût de leur parler, j'avais besoin de les voir.

Comme un saumon, j'éprouvais la nécessité de revenir à la source, de remonter la rivière pour renouer avec mes origines. Absorbé par ma vie montréalaise, il y avait plus de trois ans que je n'avais pas ressenti le besoin de retourner au Saguenay. Dans le petit appartement que je venais de quitter, Sarah m'avait bien averti qu'il n'y avait pas de place pour nos souvenirs d'enfance. D'un rare accord mutuel, nous avons convenu de n'apporter que le strict minimum. J'avais donc laissé chez mes parents tout ce qui avait une quelconque valeur sentimentale. Mon album de finissants, mes photos, ma collection de bandes dessinées, mon vélo... J'avais tout laissé en me disant qu'un jour j'allais venir les récupérer, que rien ne pressait. Je restais convaincu que ma chambre d'adolescent demeurerait éternellement intacte, qu'il y aurait toujours une place pour moi dans la maison de mes parents. J'avais le goût de plonger dans les bras rassurants de ma mère, j'avais le goût de redevenir un petit garçon.

J'ai donc décidé de fuir Montréal. Avec ce qu'il me restait d'argent sur ma carte de crédit, j'ai fait le plein et je suis parti. J'abandonnais Montréal pour retrouver ma région natale, pour me reconstruire. Quand je suis arrivé près de la base militaire après quatre heures de route, j'ai remarqué une activité anormale. De gros hélicoptères atterrisaient et décollaient sans arrêt. À la *gate* principale, des camions militaires, des véhicules de la ville et des ambulances se croisaient dans un ballet désordonné. Dans le stationnement près de l'entrée, des véhicules aux couleurs des grandes chaînes de télévision nationales indiquaient que quelque chose de grave se passait dans la région.

C'est à ce moment seulement que j'ai paniqué. J'ai débranché mon lecteur de disques et j'ai syntonisé la radio locale pour écouter les informations. Partout, on ne parlait que des ravages causés par la pluie. La situation était préoccupante, les conditions désastreuses. Il avait tellement plu au cours des dernières heures que les barrages ne parvenaient plus à contenir l'eau des rivières. Les vagues déchaînées contournaient les ouvrages ou passaient carrément par-dessus. On disait que certains barrages avaient cédé sous la pression, que d'autres avaient dû être ouverts pour éviter leur destruction. Les rivières gonflées avaient retrouvé le

tracé originel du lit dont on les avait détournées, emportant avec elles tout sur leur passage. Jonquière, Chicoutimi, La Baie, l'Anse-St-Jean, partout on rapportait des dégâts épouvantables, partout la catastrophe. Le Déluge.

Un peu plus loin sur la route, un impressionnant barrage policier bloquait l'accès à la route pour me rendre à Grande-Baie, dans mon quartier. Pas le choix de m'arrêter. Malgré mon inquiétude, on a refusé de me laisser passer. J'ai insisté, je me suis obstiné, j'ai même engueulé le policier qui se trouvait devant moi, il n'y avait rien à faire. Il a fallu qu'il m'explique que tout avait été emporté par la rivière pour que je finisse par entendre raison. Ça ne passait pas, tout simplement. La 170 avait été sectionnée en deux, le viaduc de béton qui enjambait la rivière des Ha! Ha! emporté par les eaux.

Il me fallait soit rebrousser chemin, soit me trouver une nouvelle destination. J'ai abouti chez mon parrain, dans les hauteurs de Bagotville. Un des rares quartiers à ne pas être affecté par la situation, où il y avait encore l'eau courante et l'électricité. Il n'avait pas de nouvelles de mes parents, mais il supposait qu'ils faisaient partie des nombreuses familles évacuées qui avaient trouvé refuge dans les installations temporaires érigées sur la base militaire.

La maison de mon parrain ressemblait à un camp d'expatriés. Nous étions une dizaine à y avoir trouvé refuge. Des oncles, des tantes, des cousins, des amis, des collègues de travail. La plupart étaient partis travailler à Chicoutimi un soir et n'avaient pas pu réintégrer leur domicile au petit matin. Nous nous entassions devant le téléviseur du sous-sol ou celui du salon pour voir sur le petit écran ce qu'on ne pouvait voir sur le terrain. C'était le début de l'information en continu au Québec. La nouvelle chaîne RDI diffusait en boucle les images de la petite maison blanche de Chicoutimi et les reportages de Louis Lemieux. De temps en temps, on montrait des vues aériennes de Grande-Baie. On m'avait décrit l'ampleur du cataclysme, mais quand j'ai vu les images pour la première fois, j'ai été dévasté. C'était épouvantable. Le cœur du quartier avait été complètement noyé sous les eaux. Là où auparavant se trouvaient la caisse, l'épicerie, la salle de quilles, la pharmacie et le dépanneur où j'avais travaillé pendant

trois ans, il n'y avait plus rien. Un immense delta d'eau brune mêlée de débris envahissait les eaux sombres de la baie. C'était dur à croire, mais la petite rivière que nous franchissions avec de l'eau aux genoux quand nous étions jeunes s'était gonflée comme un fleuve pour tout ravager. Le lac en amont s'était vidé, complètement vidé. Je ne savais même pas que c'était possible qu'un lac s'assèche de la sorte. Le sol avait été grugé par les eaux fâchées, les habitations s'étaient effondrées, pulvérisées par la force titanique du courant qu'on entendait gronder comme un tonnerre ininterrompu. Je regardais les images et j'avais de la difficulté à reconnaître le quartier. J'identifiais parfois des maisons qui se trouvaient près du chemin St-Jean, la rue où se trouvait la maison de mes parents, mais la caméra ne montrait jamais ce que je voulais voir.

Un soir, après le souper, mon parrain a reçu un appel de mes parents. Ils n'en pouvaient plus du camp où ils devaient partager leur intimité avec des centaines d'inconnus et se cherchaient un autre abri. Mon parrain les a invités. La maison était grande, certains résidents de Port-Alfred avaient été autorisés à réintégrer leur domicile, il y avait encore de la place. Quand ils arrivèrent, ce fut un véritable tohu-bohu. Des explosions de joie, des pleurs, tout le monde qui parle en même temps. Il leur a fallu plusieurs minutes avant de se rendre compte de ma présence inhabituelle. Malgré cela, personne n'a voulu savoir ce que je faisais là. Personne n'a soupçonné mon cataclysme personnel. On a parlé du déluge, de l'évacuation. On imaginait ce qui allait se passer après, ce que les gouvernements allaient payer, ce que les assurances allaient couvrir, ou non. On essayait de planifier le futur. Mes parents, eux, qui ne doutaient pas de la destruction de la maison, parlaient de se rebâtir ailleurs dans la ville. Une maison plus petite, plus appropriée pour deux retraités comme eux. Un condo peut-être, pourquoi pas, maintenant que tous les enfants avaient quitté la maison. Tout le monde y allait de ses projets. Tous sauf moi. J'espérais que notre maison soit là, que ma chambre soit encore là.

Après quelques jours, j'ai voulu constater par moi-même. Une navette maritime permettait de relier les deux parties de la ville, Bagotville à Port-Alfred. Je l'ai

empruntée et j'ai ensuite pu marcher sur le boulevard jusqu'à la mer de débris boueux. À partir de l'îlet, le rivage était jonché de débris de toutes sortes, le bleu profond habituel de la baie avait été contaminé par une eau sale, brunâtre.

En arrivant à Grande-Baie, j'ai constaté que presque tout le quartier de mon adolescence avait disparu. J'ai monté les marches de l'ancienne école Durocher et je suis resté là de longues minutes à contempler la dévastation qui s'offrait à mon regard. Dans l'espoir d'atteindre la maison de mes parents, j'ai longé la crevasse dessinée par la rivière. En prenant comme point de repère le silo de la ferme Bergeron qui se trouvait tout près de notre maison, j'ai remonté ce qui avait été le chemin Saint-Jean en coupant à travers les champs.

À côté du silo, je n'ai trouvé qu'un gouffre immense. Le débit de la rivière avait diminué, mais l'eau coulait encore dans le fond du ravin. Là où se dressait autrefois notre maison, il n'y avait plus rien. Un trou. Un abîme. En temps normal, la rivière coulait en contrebas, à plus de cent pieds de la façade de notre maison. Maintenant, tout avait disparu, tout avait été emporté. Le chemin, la maison, le garage, le terrain, ma chambre, mes souvenirs, mon passé, tout avait été englouti. J'ai fixé le vide où s'était effondrée notre maison pendant de longues minutes. Je voyais, mais je ne réussissais pas à comprendre, mon cerveau refusait de constater l'évidence. Notre maison n'était plus là, la rivière l'avait emportée, le courant l'avait avalée puis broyée. Il ne restait plus rien de mon passé.

Je suis revenu vers la route principale sans m'en rendre compte. Entre deux camions qui attendaient pour déverser les roches qui serviraient à reconstruire le pont, j'ai traversé la route pour rejoindre la berge. Une dizaine de personnes exploraient les débris qui jonchaient le bord de la baie. Ils me regardaient bizarrement, comme si j'étais un étranger venu piller leurs trésors. Quelques visages me semblaient familiers, d'anciens amis, d'anciens voisins. Eux ne me reconnaissaient pas. J'étais parti depuis trop longtemps. J'étais devenu un inconnu, un intrus.

Près de moi, deux gars fouillaient les débris avec une perche en métal. Ils rêvaient sans doute de trouver la voûte

de la caisse populaire qui avait été emportée par le courant. Ou les guichets automatiques.

Tout autour, des morceaux de bois, des meubles, des pièces de métal tordu, des vélos, des voitures. Un vrai dépotoir marin. Enfoncé dans la boue jusqu'aux genoux, j'avais pour essayer de reconnaître quelque chose, dans l'espoir de sauver quelque souvenir du déluge. Coincé sous un amoncellement de ressorts rouillés qui devait être un lit, un livre a attiré mon attention.

La couverture cartonnée était toute détremmée, toute ramollie. Quand j'ai enfin réussi à l'atteindre, à l'attirer vers moi, elle s'est en partie désagrégée. Du revers de la main, j'ai repoussé la boue qui en recouvrait la surface. Tout de suite j'ai reconnu un des albums photos de mes parents. Ma mère achetait toujours le même modèle, la même couleur. Nous en avions plus d'une vingtaine entreposés dans le sous-sol, tous pareils. Pour les différencier, ma mère se contentait d'écrire le sujet principal des photos sur la page couverture. Sur celui que je tenais entre mes mains, l'eau avait fait disparaître l'encre. De la boue jusqu'au-dessus de la taille, j'ai dû lever un peu plus les bras pour feuilleter l'album. L'eau s'était parfois infiltrée, avait décoloré la plupart des photos, mais, protégées par la pellicule de plastique, plusieurs auraient pu être sauvées, si je l'avais voulu.

Sur une de ces photos, déguisé en corbeau, je me tenais aux côtés d'une poupée de porcelaine que j'avais aimée. Je souriais d'un sourire dont je ne me savais même plus capable.

Les pieds dans la vase, incapable de bouger, je sentais la succion du sol qui tentait de m'aspirer, de m'engloutir pour me faire disparaître. Le borbier se refermait lentement sur moi. Je rampais dans la fange, la boue m'emplissait la bouche, me remplissait les poumons.

J'avais le cœur comme un cloaque. Les yeux pleins d'eau.

Personne n'a remarqué ma disparition.